

Bambi de Sébastien Lifshitz

Gérard Grugeau

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2013). *Bambi* de Sébastien Lifshitz. *24 images*, (164), 26–26.

Bambi de Sébastien Lifshitz



Comment, de Jean-Pierre, jeune garçon algérien terrifié par les stigmates de la virilité, devient-on Bambi, vedette des cabarets transformistes dans le Paris des années 1950 ? C'est à la poursuite de ce rêve en apparence irréalisable et à un travail de construction d'une identité en mal de reconnaissance que nous convie Sébastien Lifshitz. À l'image de l'oïsson sortant de l'œuf dans *Les invisibles*, stimulant film à plusieurs voix que le cinéaste consacrait en 2012 aux vieux homosexuels militants de leur propre cause, il faut là encore que « la coquille craque » pour se réinventer et naître à soi-même envers et contre tout. S'il se déploie à l'écart des luttes politiques, le parcours de Jean-Pierre entre l'Algérie et la France n'en est pas moins porteur d'une puissance de subversion

hors du commun tant il s'agissait alors pour les travestis et les premières transsexuelles de vivre dans la transgression absolue pour s'imposer aux yeux d'une société bien-pensante, stigmatisant volontiers ceux qu'elle nommait des « esprits faibles » et dévoyés ayant basculé dans la « lamentable perversion d'un rêve ». À travers de nombreux documents d'archives et les propos à la fois sérieux et espiègles de Bambi qui relate son fascinant roman d'apprentissage, toute une contre-culture forgée dans la résistance émerge à l'écran et nous plonge dans le vertige étourdissant de la confusion des genres à la frontière du masculin et du féminin. Comme toujours, c'est à la faveur de ses choix musicaux et des séquences chantées que Lifshitz capte avec une rare sensibilité les frémissements intimes d'une époque certes répressive, mais aussi lumineuse et traversée d'un insatiable désir d'exister. Sous des atours classiques et sans ostentation tapageuse, la mise en scène se tient au plus près de son objet en épousant l'infinie délicatesse des confidences de celle qui se raconte aujourd'hui loin des feux de la rampe où elle a jadis brillé. Après avoir repris des études, Bambi en viendra à se construire une seconde vie d'enseignante. De ce saut dans l'anonymat, nous ne saurons pas grand-chose, sinon que l'école de la vie est toujours formatrice. Ne serait-ce que parce que, dans notre quête du meilleur de nous-mêmes, celle-ci nous incite à l'accomplissement obstiné d'une fidélité sans faille au regard de soi et des autres. — **Gérard Grugeau**

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines) d'Arnaud Desplechin

Jimmy P. peut dans un premier temps surprendre les admirateurs de Desplechin. On retient souvent ses films chorals qui mettent en scène des tourments familiaux et sentimentaux. Il porte ici son regard sur une relation duelle qui aurait pu déployer ses questionnements dans des dimensions à l'échelle de civilisations. Ce récit, qui adapte la thérapie que Georges Devereux avait entamée avec un Indien blackfoot dans un hôpital militaire du Kansas et qu'il avait scrupuleusement retranscrite, ressemble plus à la naissance au monde tel qu'il se joue dans *Esther Kahn*.

« On dirait une pièce de théâtre », lui lance sa maîtresse, venue lui rendre visite, quand elle découvre les dialogues écrits chaque jour par Devereux à partir de ses échanges avec Jimmy Picard. Desplechin s'en est emparé avec humilité à travers une mise en scène moins visible sans doute que de coutume, mais enrichie du poids et de la mystérieuse présence des corps américains — Benicio del Toro en premier lieu — mais aussi de la nature, des espaces, des chevaux.

Encombré que nous sommes parfois d'une relation analytique qui suppose des rapports de force, des pièges tendus, une résolution finale, nous ne percevons pas tout de suite ce que l'affiche choisie — deux hommes en costume-cravate marchant d'un même pas — nous signifie pourtant clairement. *Jimmy P.* raconte une double naissance, celle de cet Indien des plaines, dont les troubles qui l'affectaient s'estompent alors qu'il se familiarise avec les arcanes



© Alison Rosa

de son inconscient, et celle d'un analyste qui confirme, au fur et à mesure, une approche inédite de la relation psychanalytique, propre à prendre en compte les spécificités ethniques de l'analysant. Même si Jimmy Picard finit par ne plus souffrir et renoue avec sa fille et si Devereux voit validées ses hypothèses de travail, ce n'est pas tant le terme de l'analyse qui nous importe que son cheminement, la richesse de ses ramifications et la complicité qui se noue entre ces hommes, tous les deux décalés, « métèques » qui peinent, l'un et l'autre, à vraiment trouver leur place dans la société. — **Jacques Kermabon**